

Une page d'histoire inattendue, gravée dans les pierres de l'église St-Georges

Elisa HERTRICH

Au silence recueilli des jours, les pierres de nos églises parlent en une apothéose sereine. Nous savons bien que c'est notre imagination qui accorde une sensibilité aux choses apparemment mortes. Mais les bâtisseurs, les sculpteurs, les artistes ont su donner à la matière une vie, que seule l'âme de l'homme capable de voir, de s'imprégner du rêve de celui qui l'a conçu, peut comprendre dans toute sa dimension.

En notre époque où la table des valeurs est renversée, où l'argent qui n'était qu'un moyen est devenu un but, il est doux d'être loin de toute vénalité. Contemplez cette bible des élévations intérieures que représente les grands édifices ogivaux de notre pays, monuments de l'humaine beauté.

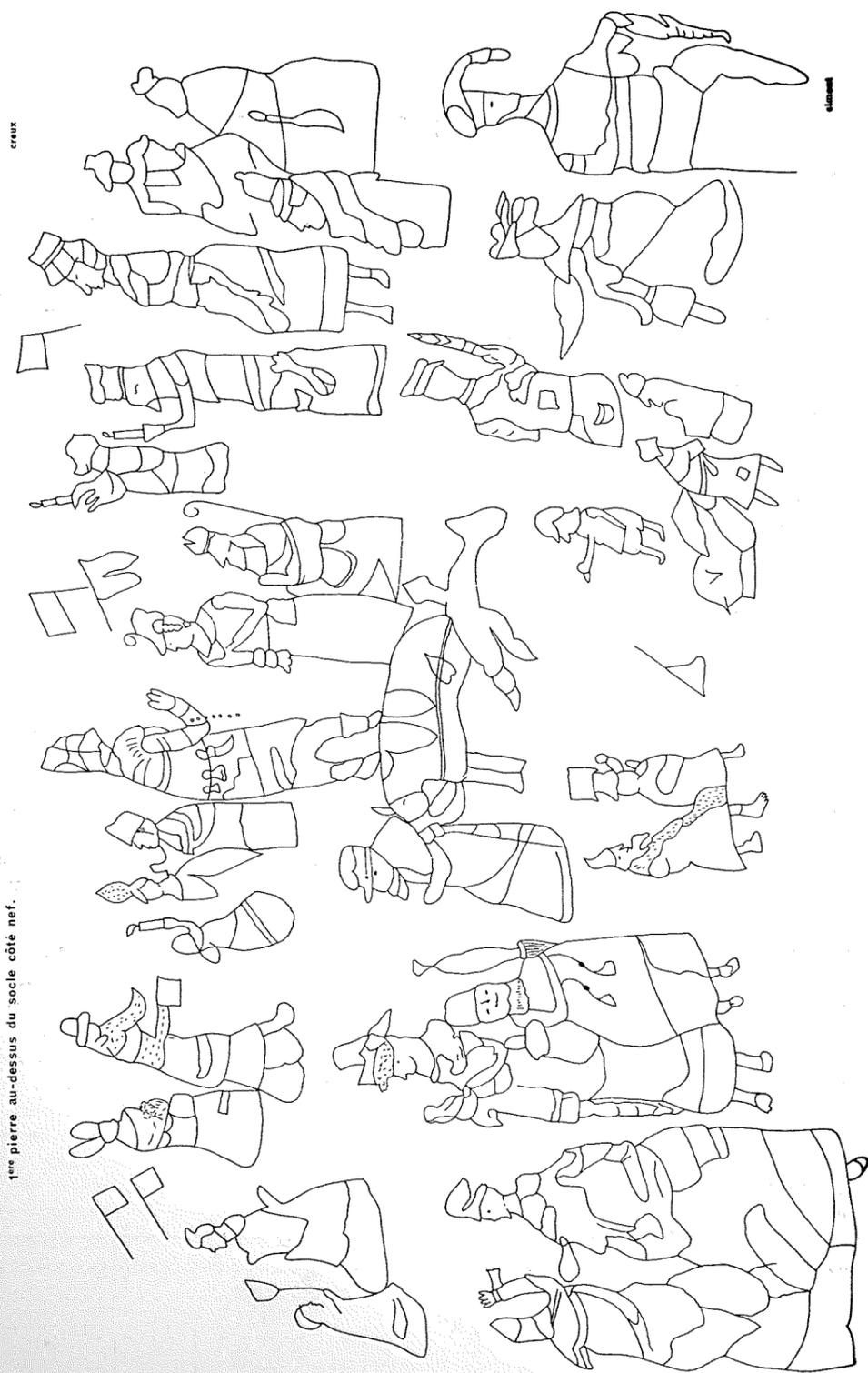
Entité poétique et musicale des temps et des hommes, la cathédrale continue son divin sortilège d'attrance. Ne voyons-nous pas, surtout aux temps des vacances, les touristes de toutes nationalités admirer et commenter la beauté de notre cathédrale St-Georges, humble sœur de tant d'autres plus imposantes et plus magnifiques, dont le commencement et le but furent toujours les mêmes ? Elle fut jadis pour nos pères le monument par excellence, orgueil de la cité et coopératrice de sa vie quotidienne. Elle avait la gloire d'un *Te Deum* pour toutes les joies, le sanglot d'un *De Profundis* pour tous les deuils et le bronze d'un tocsin pour tous les dangers. La cathédrale restait au milieu de tous, chargée d'entretenir le feu sacré de la piété.

Aïeule de la vie surnaturelle et agent de liaison entre la lutte constante du mal contre le bien, telle fut et restera sa vocation.

Au sens hautement spirituel que doit évoquer la cathédrale, nos ancêtres ont voulu en faire le livre d'histoire de la ville.

Au Moyen Age la majeure partie de la population était illettrée. Sélestat au cours des siècles a connu ses jours de joies, de peines et de tribulations, les guerres aussi causaient d'importants ravages. Pour garder intact le souvenir et le déroulement de tous ces événements, les habitants eurent l'heureuse idée de graver dans les pierres des faisceaux des piliers, tous les faits remarquables qu'ils jugeaient dignes d'y figurer. En regardant de près certaines gravures, il semble qu'au départ elles étaient peintes, certaines traces sont encore visibles.

La recherche des personnages de ces gravures n'était pas chose facile. Le fait que chaque pierre incisée au burin a servi au moins deux fois compliquait beaucoup le travail, surtout en ce qui concerne l'identification des événements. En effet les graveurs dans le but de simplifier leur travail, se sont bornés à décaper légèrement la surface de la pierre et se servaient de certaines raies encore visibles pour composer un nouvel événement. Il en résulte des superpositions qui plongent le chercheur dans la perplexité et rendent impossible d'identifier un personnage d'une certaine époque ayant subi un tel dédoublement.



Une précision supplémentaire s'impose : Au Moyen Age les villes, même celles de peu d'importance ou faisant partie de la décapole avaient une réglementation très précise sur la façon de s'habiller (1). Les habitants devaient s'y soumettre sous peine d'amende. L'habit ne témoignait pas seulement du bon goût ou de la richesse de celui qui le portait, mais aussi de sa position sociale et souvent même il déterminait ses mœurs. Pour arriver à leurs fins, les autorités chargées d'établir cette réglementation, appelaient à l'obéissance, à la raison et à la dignité en usage à l'époque. La réglementation des habits donne un aperçu du choix, mais surtout de sa motivation, et son contenu un aperçu dans le temps qui les a produit.

Le personnel de notre ville recevait chaque année la veille de la Pentecôte un nouveau costume, aux couleurs différentes de celui de l'année précédente (2).

Ainsi nous pouvons voir sur la première pierre au-dessus du socle du 3^e pilier, côté nord, vers la nef, l'heureuse issue de la bataille que les sélestadiens ont livrée contre les « Armagnacs » en 1445 (voir annuaire 1974, pages 156-163).

En septembre 1444 tous les villages des environs de Sélestat sont occupés par l'ennemi.

Le dimanche des Rameaux 1445, lors de la retraite des troupes françaises, Conrad Gunther surnommé *le Long*, à cause de sa haute taille, rassemble 400 hommes et des armes qu'il dispose en embuscade dans la forêt de la vallée de Lièpvre. Beaucoup d'habitants des villages environnants s'y associèrent. Ils surprirent l'ennemi qui essuya une lourde défaite. Un butin considérable échut aux sélestadiens, tels que 9 canons, 400 chevaux, 9 bannières, 80 armures et 60.000 florins en or. Ils eurent aussi la surprise de constater que de belles femmes accompagnaient les guerriers. Les canons furent remis à l'arsenal de Sélestat et les bannières exposées aux piliers de l'église paroissiale.

(1) L. C. EISENBART, *Kleiderordnung der deutschen Städte zwischen 1350 und 1700*, Göttingen-Berlin-Frankfurt, 1962.

(2) J. GÉNY, *Schlettstadter Stadtrechte*, Heidelberg, 1902, p. 357.

La gravure de cette pierre nous décrit l'épisode de la remise des drapeaux à l'église.

Au centre de la pierre, debout sur le dos de son cheval, l'Intendant du prieuré de Ste-Foy Conrad Gunther en tenue de guerre. Sur sa tête un casque de fer du genre grand bassinot non conique au sommet. La partie recouvrant le visage est pointue, on l'appelait « bec de passereau », il était en usage au XV^e siècle. Une pièce de métal recourbé le maintenait au menton. On voit distinctement le couvre-nuque, une partie du plastron et les bras de l'armure, avec l'épaulière, le brassard et la cubitière. De son avant bras part une petite chaîne mince ; elle servait à maintenir la bannière en place. Ses mains sont munies de gantelets. Par-dessus son armure il porte une sorte de robe sans manches (3). Elle servait à préserver des éblouissements du soleil sur le métal qui auraient pu blesser les yeux. A la ceinture militaire un poignard dans sa gaine ainsi que deux armes non identifiables. La robe recouvre une partie des pantalons, ceux-ci n'apparurent qu'au début du XV^e siècle, remplaçant les bas (4). La mode des vêtements plus courts pour les hommes était à l'origine de ce changement. Ses pieds sont chaussés de bottes à tiges élargies vers le haut, elles recouvrent les trois quarts des mollets.

L'homme tenant le cheval est vêtu d'un manteau à pèlerine. La barbe qu'il porte était à cette époque l'apanage des hommes âgés, en même temps qu'une marque de dignité (5).

Sa tête est coiffée d'un chapeau à calotte ronde avec bord. L'animal a le dos recouvert d'un drap dans lequel sont aménagées des poches destinées à recevoir munitions et nourriture. Vers le bas se trouve une lanière, un genre de gourde y est attaché. Le harnachement du cheval se compose d'une lanière sur le front, d'une muserolle, sous le menton une gourmette qui part de chaque côté du mors et les rennes.

(3) Friedrich HOTTENROTH, *Trachten der Völker*, 2. Band, Stuttgart, 1884.

(4) L. C. EISENBART, *Kleiderordnung der deutschen Städte zwischen 1350 und 1700*, Göttingen-Berlin-Frankfurt, 1962.

(5) *ibidem*.

La selle avec troussequin et pommeau sont faits de bourrelets rembourrés qui protégeaient les reins et le bas ventre (6). Descendue du dos du cheval, elle est visible à la partie postérieure. Conrad est en discussion avec une dame portant chapeau à calotte haute vers l'arrière avec plume. Seuls les nobles en portaient. De dessous du chapeau on voit une natte, laquelle recouvre l'oreille et descend en couronne sur la nuque. Son bras a la position repliée. La manche d'égale largeur, apparut dans la mode bourguignonne après 1440. Au poignet elle se termine par une manchette de fourrure. A la manche de son bras gauche on ne voit pas la manchette ; les femmes avaient l'habitude de glisser la main dans les bords de l'habit pour le maintenir fermé par deux doigts. A la ceinture est attaché un petit sac.

Autour du héros du jour se déroule une procession. Deux personnages la précèdent qu'il n'est pas possible d'identifier, peut-être faisaient-ils partie d'un événement précédent. Leur emplacement à l'extrême gauche dans le creux du faisceau permet cette supposition. En tête de la procession, le Suisse avec barbe et moustache. Sur sa tête un chapeau conique à large bord relevé, sur le devant plus large se terminant en pointe abaissée à l'arrière. Un second bord partant de l'arrière de la tête et s'effilant en pointe à l'avant, semble être fait de fourrure. Dans sa main droite il tient le bâton de cérémonie. Partant du pommeau des draperies le garnissent jusqu'au tiers de sa hauteur, le bois est chantourné jusqu'à la pointe. A son bras gauche pend un récipient avec anse.

Près de lui, un peu en retrait, un père franciscain à la barbe en forme de fraise, il est habillé de la robe de bure avec capuce carrée sur la tête. La robe est ceinturée du cordon à deux pans à nœuds, signes distinctifs de la Congrégation à laquelle il appartient. Ces cordons à nœuds représentent la flagellation et

(6) Friedrich HOTTENROTH, *Trachten der Völker*, 2. Band, Stuttgart, 1884.

ne furent portés qu'au XV^e siècle (7). Sa main droite tient un grand cierge allumé.

A gauche de Conrad, lui tournant le dos, le prêtre en ornements sacerdotaux ; on distingue bien la chape et la capuce, celle-ci était à l'époque détachée de la chape. Sur ses épaules, le vélum huméral servant à recouvrir les mains qui tiennent l'ostensoir renfermant le Saint Sacrement. Le prêtre bénit un drapeau abaissé que lui tend un personnage aux vêtements garnis de fourrure. Entre les deux un enfant de chœur ; il porte un habit à petite capuce. Dans sa main il tient un cierge allumé. Un peu plus loin, vers la gauche deux drapeaux ; à droite deux autres, dont l'un semble être le drapeau Suisse à deux pointes d'étoffe. Il n'y en a donc que cinq en tout, les quatre autres sont introuvables. Derrière la dame, l'Abbé mitré d'Ebersmunster. Le bâton épiscopal que l'Abbé tient dans sa main gauche a la courbure de la crosse tournée vers l'intérieur, tandis que les évêques le portaient crosse tournée vers l'extérieur (8). Il est intéressant de constater que le graveur a respecté cette tradition. En haut à droite un personnage avec cierge ; les manches de son habit sont profondément échancrées tel que le voulait la mode de 1400 à 1480 (9). Disposés au hasard, des paroissiens, notables de la ville portant cierge allumé.

Au bas de la pierre, un personnage transporte une partie du butin pris à l'ennemi.

Dans le creux droit du faisceau, un chasseur, il s'agit là certainement d'un autre événement, probablement d'une scène de chasse. On peut aisément se rendre compte qu'il s'agit du travail d'un autre graveur, l'aspect de l'ensemble est différent.

Le chasseur en question a sur la tête un bonnet, ce genre de couvre-chef donnait lieu à toutes sortes de fantaisies. Il était en usage aux XIV^e et XV^e siècles. Dans sa forme la plus simple, c'est-à-dire pointe longue pendant au-

(7) H. von HEYDEN, *Die Tracht der Kulturvölker in Europa*, Leipzig, 1889.

(8) *ibidem*.

(9) Friedrich HOTTENROTH, *Trachten der Völker*, 2. Band, Stuttgart, 1884.

dessus de l'épaule, il était porté par mauvais temps ou à la chasse (10). Dans sa main gauche il tient un faisan ou un canard. Sa jambe droite est cambrée ; la partie inférieure du personnage se perd dans une plaque de ciment. D'autres personnages font partie de cette gravure, mais ils ont subi des superpositions ou tout simplement sont trop peu visibles, ce qui ne permettait pas de les relever.

A l'extrême gauche, vers le creux du faisceau, différents personnages faisant partie d'un autre événement. L'un d'entre eux a sur la tête un turban très haut, c'était la façon de porter le bonnet des gens aisés (11). L'emplacement de la poitrine a subi un éclatement de la pierre. Dans le trou, non poncé, on a continué à graver l'habit. Les aspérités de la pierre ne permettent pas de déceler si l'habit est garni d'échancrures d'hermine tels qu'en portaient certaines personnalités haut placées, par exemple un Grand Electeur (Kurfürst), ou tout simplement d'une garniture de clochettes en usage à la fin du XIV^e siècle (12).

Dans le milieu de la pierre au-dessus sont représentés les préparatifs du dîner de la fête de l'Epiphanie. Etaient invités à la « *Herrenstube* », les membres du Conseil, le Magistrat, et les personnages haut placés de la ville. Fidèles à leur tradition gastronomique démesurée, les sélestadiens avaient à cœur d'offrir à leurs convives un menu copieux. D'ailleurs les occasions de faire bonne chère ne manquaient pas dans le courant de l'année.

Mais revenons à l'événement proprement dit. A gauche un serviteur au couvre-chef impressionnant est en train d'attiser le feu. Il semble porter un tablier avec poche sur le devant. Au dos se trouve un petit récipient. Le tablier apparut au XIII^e-XIV^e siècle. Au XV^e siècle il déterminait la fonction de l'artisan ou de l'ouvrier. Ses pieds sont chaussés de souliers qu'on appelait « *Kuhmäuler* » (museaux de vaches) à cause de leurs bouts arrondis ou

(10) *ibidem*.

(11) *ibidem*.

(12) *ibidem*.

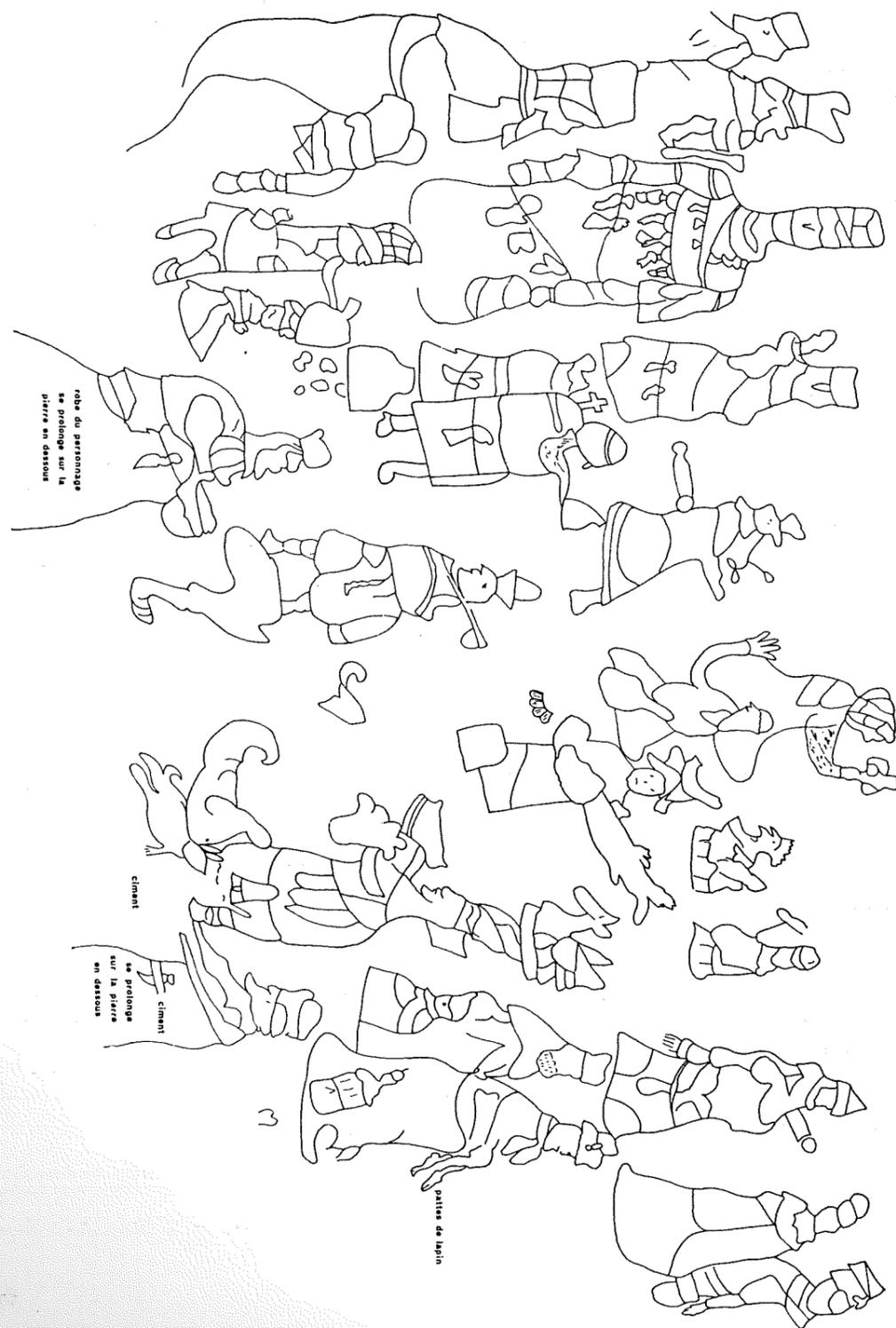
carrés (13). Dans ses mains il tient un grand soufflet pour raviver les braises. Détail piquant : le soufflet repose sur la tête d'un jeune en position accroupie. Il est coiffé d'un bonnet rembourré ou d'un coussinet qui servait à amortir les chocs provoqués par le maniement de l'ustensile. La hotte telle qu'on les avait à l'époque pour l'évacuation de la fumée est bien visible. Un peu plus haut un aide-cuisinier tient dans ses mains un gigot. Il a une calotte ronde sur la tête et à la ceinture un couteau dans sa gaine. L'homme derrière lui est coiffé d'un bonnet, l'inévitable couteau à la ceinture. Une croix émerge sur le dos du précédent, elle provient sans doute d'une gravure antérieure.

Au milieu de la gravure l'échanson, sa cuillère à puiser sur l'épaule. Il était l'organisateur et le responsable du dîner. Entre autres il avait pour charge d'acheter les denrées alimentaires de la meilleure qualité aux prix les plus avantageux. Si la note présentée était jugée trop élevée, il devait rembourser le trop perçu. Sa tête est coiffée d'un curieux petit chapeau à bord relevé et calotte pointue. L'apparence de son costume semble assez compliquée. A la ceinture est attachée une clef.

Un peu plus bas un grand personnage se prolongeant sur la pierre en-dessous, est coiffé d'un bonnet recouvrant une partie des joues dont le col retombe sous la barbe en pointe. On voit nettement sous le col la partie tuyautée du haut de la chemise. Cette mode en vigueur vers la moitié du XV^e siècle fut remplacée au XVI^e par la fraise (14). Il a également un couteau à la ceinture et tient un récipient dans ses mains. La reconstitution a été très laborieuse et la définition de sa fonction impossible à déterminer. L'aspect et les proportions du sujet permettent de supposer qu'il s'agit là d'un élément dû au travail d'un autre graveur, étranger à l'événement dont il est question. Devant lui des quartiers de viande. Plus à droite vers le

(13) L. C. EISENBART, *Kleiderordnung der deutschen Städte zwischen 1350 und 1700*, Göttingen-Berlin-Frankfurt, 1962.

(14) Friedrich HOTTENROTH, *Trachten der Völker*, 2. Band, Stuttgart, 1884.



Eglise St. Georges, grande nef, côté nord 2^e pilier à partir de l'entrée
2^e pierre au-dessus du socle côté sud du pilier.

creux du faisceau, un homme barbu avec chapeau à bord relevé sur le côté. A la ceinture un couteau. Il tend les bras vers un lièvre pris dans un collet. Le bas de l'habit descend sur la pierre suivante.

Au-dessus du gigot, une jeune fille ou femme dont on voit une partie du bonnet. Elle a une natte flottante divisée en deux en son milieu, chaque extrémité est garnie d'un nœud (15). Est-ce une allusion à la fameuse quête des jeunes (Bechten), événement important à Sélestat qui se déroulait la nuit de l'Épiphanie ? La plus ancienne mention de cette coutume figure dans un document d'archives de 1416. Le cortège se composait des enfants des bourgeois, des élèves de l'école latine, des corporations, même de femmes de la ville ou des environs y participaient. Les principaux personnages de ces mascarades représentaient les plus hauts dignitaires religieux ou civils, tels que le pape, l'évêque, l'empereur, rois et reines. La ville leur accordait selon l'usage un don d'un montant déterminé (16). Affirmer avec certitude le rôle de ce personnage féminin dans ce décor est difficile. A-t-elle vraiment été placée là en souvenir de cette coutume, l'importance des festivités permet de l'admettre et la mention mérite d'être citée.

Derrière elle, une servante le bras droit levé, celui de gauche dont on n'aperçoit qu'une partie tient une poêle. Au-dessus d'elle, une femme coiffée d'un bonnet fait de plis de tissu tient un gâteau, ou tout simplement un pâté en croûte avec sa cheminée sur la partie supérieure. On ne peut pas affirmer de quoi il s'agit exactement.

A droite sur un plat, un coq et une servante avec son tablier, un ustensile de cuisine à la main. Plus vers la gauche, vraisemblablement une cuisinière avec un couvre-chef très compliqué. Il s'agit d'un bonnet d'influence bourguignonne ou française. On glissait la tête par

(15) Paul DELACROIX, *Mœurs et coutumes au Moyen Age et à l'époque de la Renaissance*, Paris, 1871.

(16) Alfred PFLEGER, *Volksbrauch und Volkssitte im alten Schlettstadt*, in *Elsässische Monatsschrift für Geschichte und Volkskunde*, herausg. von Albert Fuchs..., Jg 1913.

l'ouverture aménagée à cet effet, le col était retourné vers le haut et formait turban autour de la tête, la longue pointe est enroulée avec art au-dessus par deux ou trois tours, sous le dernier tour on passait la pointe du bonnet (17). Cette cuisinière tient sur un plat un brochet aux proportions impressionnantes ainsi qu'un ustensile de cuisine. Devant le nez du poisson quelques quartiers de citron ou d'orange coupés en rondelle. Les trois personnages qui suivent n'ont pas pu être identifiés, ils sont placés vers le creux du faisceau. En-dessous du brochet un canard à large bec, aux ailes légèrement déployées, est assis sur un plat. Suit un personnage à bonnet et barbe bien fournie. Le précédant, un autre à chapeau de chasse avec une touffe de petites plumes agrafées sur le côté. Il est vêtu d'un long manteau et tient dans ses mains deux pattes de lapin. L'origine de cette coutume remonte au XIII^e siècle. Le chasseur qui avait pris ou tiré une bête, présentait le pied de la bête à la personne qui avait organisé la chasse ou à celle qui en devait recevoir les honneurs (18).

Vers le centre de la gravure se trouve le chef cuisinier avec sa haute toque. La tradition voulait que le boulanger de l'hôpital confectionna un grand gâteau qu'il faisait porter à la Herrenstube. Au dessert le cuisinier coupait le gâteau en autant de tranches qu'il y avait de convives. Les parts étaient soigneusement placées dans un panier, recouvert d'une serviette. Le cuisinier passait auprès de chaque invité qui en retirait sa part. Celui qui y trouvait le pois était le roi, celui qui avait tiré le haricot était son maréchal ; et c'était alors le signal de grandes réjouissances.

Dans une salle voisine de celle des invités, les fils des convives avaient eu également droit à un repas froid. Quand les fèves étaient tirées, les jeunes entraient dans la salle qu'occupaient leurs parents. Chaque fois que le roi ou son

(17) Friedrich HOTTENROTH, *Trachten der Völker*, 2. Band, Stuttgart, 1884.

(18) Paul DELACROIX, *Mœurs et coutumes au Moyen Age et à l'époque de la Renaissance*, Paris, 1871.

maréchal buvait c'était des cris de joie : le roi boit ! le maréchal boit ! Ces réjouissances se prolongeaient jusqu'au matin. Roi et maréchal se partageaient les frais occasionnés par le festin.

En 1608, le 16 janvier un dîner fut servi à la Herrenstube lors de l'élection de nouveaux membres. En voici le menu :

Wildbrett Pfeffer

Civet de lièvre

Andtvogel im Köll

Canard aux choux

Hecht blaugesotten

Brochet au bleu

Kappaun in Bomeranzen

Chapons à l'orange

Forderer Bug vom Schwein

Jarret de porc

Rehschlegel

Cuissot de chevreuil

Lambsviertel

Quartiers d'agneaux.

Une similitude dans la composition du menu des festins est certaine. La gravure expliquée plus haut semble datée du XV^e siècle : chapeaux, bonnets, hauts de chemise tuyautés, coiffure, souliers, datent de cette époque. D'ailleurs l'usage de tirer les rois est très ancien. Le compte de la Herrenstube de 1437 en fait déjà mention. Une ressemblance existe aussi dans

la méthode employée pour graver ces deux événements, sans doute le même artiste a-t-il été chargé de les exécuter.

Témoignages d'un temps révolu, ces pierres avec leurs gravures, réveillent en nous par leur touchante naïveté une certaine nostalgie, rêve enfoui pendant des siècles.

Au Moyen-Age l'Eglise ne voulait pas d'un isolement qui eut l'air d'une fierté, mais elle voulait sentir battre le cœur de la cité dans son sanctuaire. Les traditions chères à nos ancêtres se trouvaient immortalisées dans ces pierres, destinées à ne pas faire tomber dans l'oubli ce qui avait profondément marqué nos concitoyens depuis longtemps disparus. A présent tout ce passé revit, du moins en partie ; ces person-nages d'un autre temps remplissent à nouveau le rôle auquel ils étaient destinés.

Les deux événements décrits ne sont de loin pas les seuls. Il y a sur ces vénérables piliers de nombreuses gravures, même sur la base de la corniche au-dessus du socle : Fête de Noël, processions, baptême, prestations de serments, bénédiction de cloche, décès d'un personnage important sur le champ de bataille et beaucoup d'autres encore. Certains piliers portent des gravures jusqu'à la septième pierre au-dessus du socle, que ni les différentes couches de peinture les recouvrant au cours des siècles, ni les détériorations dues aux intempéries n'ont pu effacer.

Une page d'Histoire inattendue gravée dans les pierres de l'église Saint-Georges

(suite)

Elisa HERTRICH

Au troisième pilier Nord de l'église sur la troisième pierre du gros faisceau, face Sud-Est, un événement est tracé. L'encadrement fait d'un bourrelet qu'on a pris soin de donner à la scène, contribue à rehausser son importance.

Après la nomination d'un nouveau grand bailli par le souverain, celui-ci se rendait dans les dix villes de la décapole pour recevoir le serment d'obéissance. Cette cérémonie eut lieu à Sélestat en 1420, 1427, 1437, 1438, 1455 et 1463 à son lieutenant (1).

Sur la gravure, le grand bailli porte l'habit de cérémonie. Le couvre-chef propre à sa fonction est bien visible, ainsi que la longue bande faite de pièces d'hermine, sortant de dessous une pèlerine et descendant du dos jusqu'à hauteur des hanches. A la ceinture basse est attaché un poignard dans sa gaine. La manche de l'habit pourrait être celle à la mode au XV^e siècle. Elle est étroite avec de larges rainures en diagonales. Le poignet se termine par une manchette droite garnie de fourrure. Sa main droite tient un crucifix. Devant lui un personnage, est-ce le Magistrat ? La supposition peut être admise. Il porte une barbe moyenne, le poignet a une manchette très originale et sa main prête serment. Autour du cou, la fraise, ou haut col rectangulaire est apparente. La fraise remplaça le col vers la fin du XV^e siècle ; elle se généralisa comme

(1) J. BECKER, *Geschichte der Landvogtei*, Strasbourg 1905.

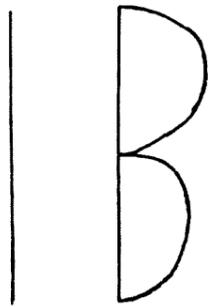


Eglise Saint-Georges, côté nord, 3^e pilier
à partir de l'entrée
3^e pierre à partir du socle côté sud-est du gros faisceau

complément de l'habit de l'homme jusqu'au début du XVII^e siècle. Derrière le grand-bailli un homme tient probablement une cassolette : c'était généralement une pièce d'orfèvrerie offerte au grand bailli à cette occasion. Derrière lui se tient un autre personnage avec un cierge. Après 1486, les villes se concertèrent et décidèrent de donner au nouveau grand bailli un

cadeau plus important que d'ordinaire. La date approximative de cet événement n'a pas pu être établie.

Sur la deuxième pierre du sixième pilier côté Nord, sur le gros faisceau Sud sont gravées bien distinctement les lettres I. B. Elles ont à peu



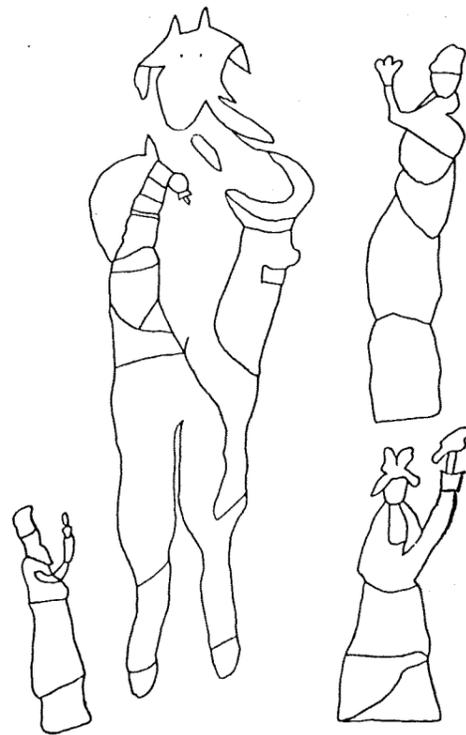
Eglise Saint-Georges, 6^e pilier du côté nord à partir de l'entrée
2^e pierre au-dessus du socle, gros faisceau côté sud

près 5 cm de hauteur. Les villes de Jérusalem et Babylone sont probablement à l'origine de ces deux initiales. Au plan des symboles, Babylone est l'antithèse de la Jérusalem céleste et du paradis.

Dans la symbolique chrétienne, l'antique Jérusalem n'est plus que la patrie bienheureuse ouverte à nos saints désirs, dont nos bonnes œuvres élèvent chaque jour l'édifice, préparant ainsi l'éternel achèvement. Babylone est l'allégorie de la mère des abominations et des fornications de la terre. Babylone établit le contraste et le parallélisme entre l'ancienne et la nouvelle loi (2).

L'Ouest, côté du soleil couchant, du début de la nuit était considéré par certains historiens comme le royaume de l'Antéchrist. D'autres y voyaient le côté vers lequel était tourné le Christ crucifié. Son regard était dirigé dans la direction où habite le paganisme. Le 7^e pilier Nord, sur la 3^e pierre au-dessus du socle le gros faisceau côté Ouest présente un ensemble de hachures de 25 cm de haut. Il suffisait de les relier avec un crayon pour obtenir un satyre.

(2) AUBER, *Histoire et théorie des symboles religieux*, Paris 1884.



Eglise Saint-Georges, côté nord, 7^e pilier à partir de l'entrée
3^e pierre au-dessus du socle du gros faisceau, gravure tournée vers l'ouest.

La méthode était donc différente de celle employée sur les autres piliers. Ce demi-dieu rustique de la mythologie grecque a de petites cornes, des oreilles allongées, pointues et recourbées vers le bas et des jambes de bouc. Le satyre bien que parfaitement reconnaissable n'est pas net. Au-dessous de sa bouche un fragment de deux centimètres de long est perceptible. Il pourrait s'agir d'une partie de la flûte avec laquelle il est habituellement représenté. Sur le côté droit, une figure d'homme à bonnet assez haut est incorporé dans le satyre. Le bonnet se termine par une petite clochette, telle que le voulait la mode vers la fin du XIV^e siècle (3). A-t-on voulu expliquer par là

(3) F. HOTTENROTH, *Trachten der Völker*, 2. Band, Stuttgart 1884.

que le personnage en question s'était voué corps et âme aux mœurs du satyre ; on ne le saura jamais. Sur la gauche à la hauteur de ses jambes un autre personnage portant bonnet et barbe longue, lève son bras vers lui. A droite un autre semble lui présenter un bouquet ; celui-ci était l'accompagnement obligé de toutes les cérémonies civiles ou religieuses. En dessous une femme, son chapeau indique que l'événement date du XV^e siècle. Cette explication paraît plutôt hasardeuse, on pourrait tout aussi bien admettre que le satyre a été mis ultérieurement et n'a rien à voir avec les personnages gravés en beaucoup plus petit qui entourent le satyre, ceux-ci pouvant provenir d'un événement antérieur.



Eglise Saint-Georges, côté nord, 2^e pilier à partir de l'entrée
2^e pierre au-dessus du socle. Gros faisceau sud.

Le deuxième pilier Nord, côté Sud du gros faisceau, la première pierre au-dessus du socle nous montre un extrait de la guerre contre les anglais.

En effet en 1365 les anglais passèrent le col de Saverne (420 m d'altitude) donc le moins élevé des cols. Le jour de la Saint Ulrich, vendredi 4 juillet, les envahisseurs arrivèrent la même nuit à Strasbourg. Les paysans se virent obligés de leur donner de l'argent, des chevaux et du drap. Les plus pauvres remirent aux anglais des fers à cheval, des clous, des souliers et tout ce qui pouvait servir à l'habillement des troupes. Les « Soldner » d'origine noble, avaient de magnifiques uniformes, les pauvres par contre étaient pieds nus et à peine vêtus. Au

Moyen Age, en temps de guerre, les habitants étaient l'objet de toutes sortes de contraintes. Les anglais avides de butin, extorquèrent aux paysans tous leurs biens. Ils maltraitèrent les femmes et gardaient leurs fils comme trainglot (soldat du train).

L'empereur Charles IV qui se trouvait à l'époque à Seltz donna ordre aux Princes ainsi qu'aux dix villes de la décapole, d'aider à lutter contre l'envahisseur. Les villes impériales selon un document de Spire daté du dix août 1365 avaient tout fait pour chasser les anglais. Les anglais s'étaient retirés sur la ligne Benfeld - Dambach - Sélestat mais l'Empereur ne les poursuivit pas (4).

Sur un pré non loin d'Ebersheim se déroula une bataille au cours de laquelle le premier chef des anglais du nom de *Montgomery* se fit tuer. Les anglais ne voulant pas laisser leur vaillant chef en terre ennemie, mirent sa dépouille en lieu sûr. Pour éviter la décomposition rapide du corps, les entrailles lui furent enlevées et à la place on y mit un mélange de vin et de paille cuits. Le corps fut recousu et

transporté en Angleterre où il reçut une sépulture digne.

L'évènement incisé dans la pierre nous montre cette dernière scène. A droite on voit le corps du mort, un homme est accroupi et penché sur lui, probablement occupé à cette macabre besogne. En dessous du mort un peu en retrait, une femme est agenouillée les mains jointes, son attitude évoque la prière. Derrière lui un personnage avec bonnet et capuce tient un récipient. Devant lui une botte de paille et un homme tenant une poignée dans ses mains. Au-dessus du mort on voit un cheval avec un panache sur la tête. Cet usage était à la mode aux XIV^e et au XV^e siècles. A cette époque il y avait profusion de panaches, tout le monde en portait, même les chevaux. Vers le haut de la pierre des soldats avec nasals dont l'un tient un cierge ou grande torche. Les autres personnages ne sont pas identifiables.

Pendant des siècles les pierres de notre église ont gardé leurs secrets. Il est regrettable que l'usure du temps, des intempéries et autres facteurs qui ont contribué à leur érosion, ne permet pas la reconstitution intégrale de ce que nos ancêtres y ont tracé avec tant de fierté, de respect et d'amour.

(4) BOTT Rudolf, *Die Kriegszüge der Engländer im Elsass*, Halle a.S. 1891.